

Introduction aux « Lettres de la religieuse portugaise »

Alain Grandbois

Volume 9, numéro 3 (51), mai-juin 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60581ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grandbois, A. (1967). Introduction aux « Lettres de la religieuse portugaise ». *Liberté*, 9(3), 6–11.

introduction aux "lettres de la religieuse portugaise"

Elle était lasse et maigre avec de grands yeux ardents et les doigts croisés sur la chair d'une poitrine lamentablement creuse que n'auraient point désirée les matelots d'Estrémadure qui préfèrent généralement des fruits plus généreux et plus à la portée des caresses promptes et vite oubliées. Il y avait le drap blanc, l'angoisse des prunelles, et cette confrontation dernière qui ne concerne qu'elle et Dieu. Elle a détendu, pour une fois encore, son jeune corps à la substance si tendre et si délicate, elle a renversé son pauvre visage diminué sur l'oreiller puis elle est morte.

Elle est morte d'amour.

Un lieutenant, fils de nobliaux, frais de visage, poitevin, et doué par surcroît, paraît-il, d'une tournure assez avantageuse, avait été, grâce aux fantaisies d'une politique très roi-mon-cousin, chargé d'une mission militaire en Portugal. Il est relativement facile d'imaginer ce coquebin caracolant, par les rues mal pavées de Lisbonne, sur un bel hongre au poil soyeux, suivi du fidèle écuyer qui ensanglante sournoisement, à coups de mauvais épérons, les flancs de sa mule. Nous pouvons croire aussi sans trop de crainte de nous tromper que l'officier bombe sans trop de pudeur un torse abondamment chamarré de décorations illustres.

Il fréquente l'illustre maison des Bragance, connaît des princes fantastiques et désabusés, se flatte de souper avec les descendants, légitimes ou non, des Vicente, des Mora, des Montemor, des Cortereal. On le traite cependant de façon assez cavalière. Il n'apporte pas dans ses fontes trente quartiers de noblesse, de lourds sacs d'or, ou plus simplement un génie aiguisé par les exigences du siècle. Il tente de séduire quelques femmes désargentées, belles filles aux sourcils plus noirs que l'enfer, qui le renvoient vite à son auberge. Bref, il n'obtient pas les succès qu'il espérait tirer de sa charge. Il s'ennuie.

Ses devoirs l'obligent de se rendre à Béja, dans la province d'Alemtéjo. Béja, petite ville roussie par le soleil et ceinte de magnifiques bois d'oliviers, s'enorgueillit d'une vaste et sombre cathédrale, d'une forteresse élevée par le roi Denis, et de belles ruines datant de l'occupation romaine. Le comte de Saint-Léger (car il s'est nommé ainsi), erre à cheval par les rues de la ville, songe avec mélancolie qu'à Lisbonne il regrettait Paris, et qu'il regrette Lisbonne à Béja.

Un jour, à la promenade, il aperçoit un couvent de vieux marbre veiné de mauve dont la façade imposante se gonfle de balcons grillagés. Il arrête sa monture. A l'un de ces balcons, derrière les barreaux ouvragés, le plus pur, le plus adorable visage qui soit. Il lui sourit. Il possède de jolies moustaches blondes, dans ce pays où les hommes jouent surtout du bel oeil sombre très cerné. Elle lui sourit. Et alors le drame se noue avec la rapidité de la foudre. Car lui souriant, elle l'aime déjà. Elle l'aime pour la vie.

L'officier repasse chaque jour devant le couvent et chaque jour il revoit Marianna. Elle peut avoir quinze ans, seize ans. Ses compagnes la taquent. Elles sont fraîches, joyeuses, rieuses et folles, entretiennent d'innocentes amitiés particulières et dans l'ombre des longs couloirs s'embrassent parfois en rougissant, elles songent toutes à ce mystérieux fiancé que leur famille leur destine et dont elles parlent avec des chuchotements interminables, et chacune d'elles cultive une passion secrète et rigoureusement mystique pour l'Abbesse au beau visage grave et noble. Elles vivent dans l'attente émerveillée de la vie. Mais déjà Marianna se sent séparée d'elles. Elle commence de construire son univers à petits battements de coeur.

Saint-Léger rôde autour du couvent, trouve une camériste cupide, achète sa complicité, et par une nuit odorante et trop gorgée d'étoiles pénètre dans la cellule de Marianna, voit la vierge endormie, se penche sur elle, se mêle durement à son rêve. Les premières blancheurs de l'aube, après les premiers serments multipliés, le font fuir. D'autres nuits encore, d'autres serments, d'autres aubes, d'autres départs. Puis une fuite dernière, cachée, sans lendemains.

Elle attend, elle croit, elle espère, elle tremble, elle tremble pour lui, le doute ne peut encore l'effleurer, elle imagine l'accident, les arrêts, un duel, le secret ébruité, la vengeance soudaine de ses frères, elle passe des nuits martelées de remords et pourtant, chaque jour, à l'heure de la promenade habituelle, les doigts de ses deux petits poings blancs se crispent davantage aux fers des barreaux. Il lui écrit enfin, il est vivant, il lui mande qu'il a dû s'embarquer pour la France, afin d'aller porter secours à son Roi. (Elle lui écrira plus tard; « *Vous estiez obligé d'aller servir vostre Roy; si tout ce qu'on dit de lui est vray, il n'a aucun besoin de vostre secours, et il vous auroit excusé.* »)

Et tout est fini. Sauf pour Marianna, qui commence seulement de gravir son calvaire.

Elle le gravit d'abord, et sans le savoir, parce qu'elle possède en lui une foi inaltérable. Car il y a eu ces grandes promesses éternelles, ce front obstiné qui froissait son épaule, et cet étonnant silence qui suivait le rythme d'une exaltation suprême, et ses larmes à elle d'aveugle éblouissement et l'extraordinaire aventure de sa chair neuve soudain surprise, dévastée, livrée. Il y a eu surtout la certitude inébranlable de la rémission prochaine du péché, devant Dieu et devant les hommes, par la promesse formelle du Lien.

Elle lui écrit, et ses lettres créent et crient le poème le plus bouleversant qu'il soit donné de lire : le poème de l'amour perdu.

Cependant l'anecdote continue. Trop. Mais il nous faut la suivre pour crever cet abcès. Saint-Léger se promène maintenant dans les rues de Paris, flanqué de deux jeunes esclaves qu'il a ramenés, dans ses bagages, du Portugal. Il erre de salon en salon. Il tend le gras de jambe, fait la roue, baise des mains aux doigts

très bagués mais plus flétris encore, réussit d'avoir son entrée dans l'antichambre de certains boudoirs extrêmement parfumés où il tente d'intriguer auprès de quelques grandes courtisanes protégées par des princes de sang, tente d'atteindre Versailles, échoue, car s'il n'a pas de génie, il n'a même point de talents, et les fils de famille sont nombreux qui sont doués d'une fine moustache blonde et d'une ambition extrêmement vorace.

Et soudain la lettre. La première lettre. D'amour miraculeux. Il n'y comprend rien. Il est étonné, saisi. Il avait oublié cete nonnette portugaise. A tout hasard il fait lire, par une de ses belles amies, ces pauvres lignes que la plus belle fièvre habite. On traduit tout de suite la lettre, on la recopie, elle passe de mains en mains, les beaux esprits la discutent, s'en emparent, s'en passionnent. D'autres lettres suivent, qui ont plus de succès encore. Le mal s'aggrave, devient mortel. Et M. de Saint-Léger, pour avoir inspiré de tels accents, est reçu, fêté, choyé, devient le lion du jour. Nous n'avons pas à juger ce petit personnage de coeur sec et de peu d'esprit qui s'est servi d'une âme déchirée comme d'un tremplin pour atteindre le but que la faiblesse de ses moyens lui interdisait. Il est ignoble, il a dû mourir au fond de quelque château provincial, chauve et podagre, les bras écartés d'épouvante, mal entouré d'une domesticité gouailleuse, et son mince squelette, qui n'intéresse personne, achève de se disjoindre sous quelque pierre moussue marquée d'anonymat.

Et ce sont les lettres de Marianna Alcaforado, qui sont la plainte et le désir et l'espoir et le désespoir mêmes de l'amour. On ne peut pas s'y tromper. Il ne faut pas lire entre les lignes, mais lire seulement ces mots qui se tiennent debout comme des témoins implacables et peut-être trop véhéments pour des êtres touchés de pusillanimité. Elle écrit d'abord :

« Après ces accidens, j'ay eu beaucoup de différentes indispositions : mais, puis-je jamais estre sans maux, tant que je ne vous verray pas ? Je les supporte cependant sans murmurer, puisqu'ils viennent de vous. Quoy ? Est-ce là la récompense que vous me donnez pour vous avoir si tendrement aimé ? Mais il n'importe, je suis résolue à vous adorer toute ma vie et à ne voir jamais personne, et je vous assure que vous ferez bien de n'aymer personne. — Pourriez-vous estre content d'une Passion moins

ardente que la mienne ? Vous trouverez, peut-être, plus de beauté (vous m'avez pourtant dit autrefois que j'étois assez belle), mais vous ne trouverez jamais tant d'amour, et tout le reste n'est rien. »

Elle écrit encore :

« Il me semble que je fais le plus grand tort du monde aux sentiments de mon coeur, de tascher de vous les faire connoître en vous les écrivant. » Et elle ajoute tout de suite :

« M'avez-vous pour toujours abandonnée ? »

Mais elle a peine à croire ce qu'elle vient d'écrire, elle l'exprime pour conjurer le sort comme, dans la solitude d'une forêt, ces personnes effrayées qui chantent pour repousser les fantômes imaginaires de la peur. Cependant le doute a surgi, qui brouille déjà le cristal de la source. Elle commence de parcourir le cercle fatidique de l'amour. Le poison déjà la ronge, qui n'attaque pas le sentiment effrayant qu'elle porte en elle, et dont elle a fait sa vie même, mais son objet, ce visage, ces traits qui représentent pour elle toute la beauté profonde du monde. Cependant le doute chez elle est devenu le plus fort, le grand capitaine, elle ne résiste plus, elle s'abandonne, elle se reprend, elle résiste, elle vit des jours mêlés de révolte et bientôt de résignation, d'où les disciplines essentielles. Elle tente de chasser son image, de la noyer dans la continuité monotone de la fuite des jours, dans le sombre brouillard des cauchemars nocturnes, mais cet effort douloureux et vigilant et trop tendu vers ce but unique, par leur puissance et par la force même de sa volonté, rassemblent au contraire les contours flous de l'image, la dessinent plus nettement encore et finissent enfin, ainsi que le burin creuse le cuivre, par la fixer dans la mémoire définitive de son coeur. Elle accepte de ne plus combattre de front. Elle accepte de nourrir de sa propre chair ce fantôme toujours trop redoutablement présent, qui la détruit comme un mal nécessaire et mortel. Elle s'efforce au mépris qu'elle atteint pour s'en déprendre aussitôt. Elle consent peut-être, pour étouffer son propre tourment, à cette mort qui est la négation de son exaltation. L'être résigné se meut au coeur du mensonge, d'avoir voulu repousser en surface ce qui vit éternellement au fond des profondeurs. Elle brûle d'un feu violent qui ne pourra s'éteindre qu'avec elle. Elle le sent, elle ne le sait

pas encore, elle va l'apprendre pour la justification vengeresse du péché de l'autre. Et son sourire pitoyable franchit maintenant la frontière des horizons connus.

Elle écrit plus tard :

« Je vis, infidelle que je suis, et je fais autant de choses pour conserver ma vie, que pour la perdre. Ah ! j'en meurs de honte : mon désespoir n'est donc que dans mes Lettres ? Si je vous aimais autant que je vous l'ay dit mille fois, ne serois-je pas morte, il y a longtemps ? »

Elle se meurt. Les scrupules qu'elle a d'employer, pour le combat avec l'ange de sa conscience, ces armes étincelantes et fatales, elle les conservera aussi fermes, aussi clairs que son extraordinaire intégrité. Elle ne désavouera jamais la flamme de ce buisson ardent qui s'élève, grandit, se déploie démesurément dans de grandes lueurs fulgurantes et s'épuisent en la consumant enfin. Elle aura la force encore d'écrire ces mots admirables :

« Adieu, ayez-moy toujours; et faites-moy souffrir encore plus de maux. »

Nous savons aussi que Dieu sait reconnaître ses fidèles.

ALAIN GRANDBOIS